

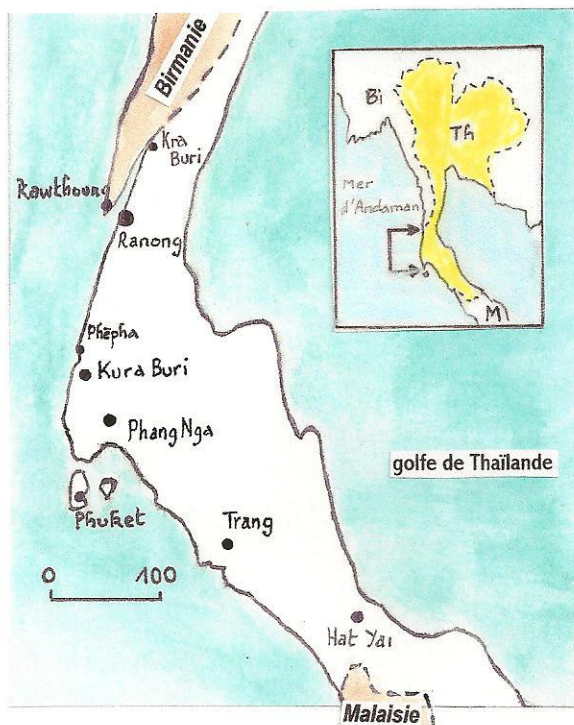
PHYO, GIN MAY, WIN, LAT ET LES AUTRES

(MIGRANTES BIRMANES DANS LE SUD DE LA THAÏLANDE)

« J'ai 23 ans et je viens de Davao en Birmanie. Il y a trois ans que je suis arrivée en Thaïlande, pour gagner ma vie. J'ai été à l'école gratuite pendant huit ans, mais je n'ai pas pu continuer : mes parents étaient trop pauvres pour payer les redevances scolaires... Je ne pouvais pas non plus rester sans faire ! Alors j'ai suivi l'exemple de ma sœur aînée, qui était partie avant moi ».

C'est ainsi que se présente Phyo, une jeune femme au charmant visage rond, souriante mais réservée. Elle ne confie pas si facilement son histoire ; elle poursuit pourtant :

« Tout un petit groupe, nous sommes passés avec un border pass (laisser passer) valide sept jours ; nous avons payé 500 baths par personne [environ 10 euros] pour la traversée en bateau [de Kawthoung à Ranong]. Je ne suis restée que deux jours à Ranong, dans le quartier proche du port, où vivent beaucoup de Birmans originaires de la même province que moi. Après je suis partie avec deux autres vers le sud, pour rejoindre ma sœur à Phang Nga, à pied, prudemment, parfois en coupant par la forêt parce que nous avons peur des policiers. »



filières et points de chute

Point d'entrée majeur des migrations dans le sud de la Thaïlande, Ranong verrait passer 190 000 migrants par an. La majorité d'entre eux embarque à Kawthoung et traverse en bateau le bras de mer qui sépare les deux villes.

D'autres migrants passent plus au sud, par le port de pêche de Phépha ; ou bien plus au nord, du côté de Kra Buri, par voie de terre, là où le fleuve frontalier est le plus étroit et facile à franchir.

Les migrants s'établissent dans les provinces méridionales proches. Quelques uns continuent plus loin, vers Bangkok et ses banlieues, ou bien vers les grandes stations touristiques du sud (Phuket, Hat Yai).

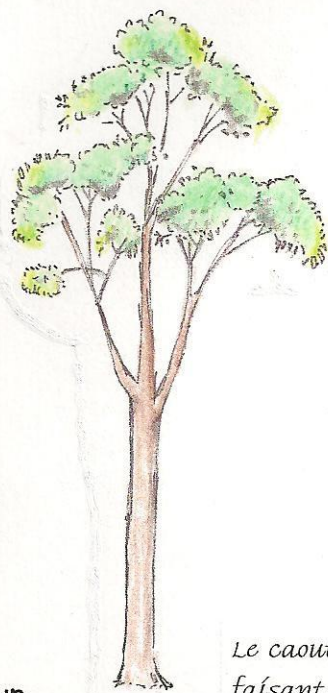
Aujourd'hui, Phyo vit avec son jeune mari dans une communauté de compatriotes établie dans une plantation d'hévéas, à quelques kilomètres de Phang Nga. Le patron de la plantation est sino-thai (thaïlandais d'origine chinoise), et les postes importants sont occupés par des Mòns (une ethnie birmane proche des thaïs) mais, précise-t-elle : « tous les autres employés sont des birmans ! Quand il a besoin de main d'œuvre, le taukè [patron] s'arrange pour faire venir des birmans. Il s'adresse à un courtier qui a des agents recruteurs un peu partout en Birmanie et qui organise le voyage. Mon mari est

venu comme ça. Mais le patron peut aussi demander à ses employés birmans les plus anciens si des membres de leur famille seraient intéressés de venir ici ... ça se passe de plus en plus souvent comme ça »...

Phyo et les autres « saignent » les hévéas tous les deux ou trois jours afin de récolter le latex qui circule dans l'écorce de ces grands arbres aux troncs lisses et droits. Elle travaille parfois de nuit, avec ce que cela comporte de fatigue et de risque d'accident.

Le personnel est payé au kilo de gomme sèche récoltée ; dans les bons mois cela représente environ 3000 baths (62 euros). En réalité, les femmes gagnent moins que les hommes pour un travail équivalent, et elles ont aussi à s'occuper du foyer et des enfants.

En plein été, quand il pleut vraiment beaucoup, les « saignées » sont interrompues : le travail cesse, le paiement aussi. Beaucoup de familles cherchent alors un petit travail temporaire (dans le bâtiment par exemple) ou bien se débrouillent avec leurs maigres économies.



Le caoutchouc naturel est récolté en faisant une incision circulaire dans l'écorce de l'hévéa : un liquide laiteux, le latex, coule dans un petit godet attaché à l'arbre. Quand la saignée se bouche par coagulation, on refait une incision...

Pourtant Phyo ne se plaint pas : « En vivant en Thaïlande, nous avons assez d'argent pour nous nourrir et faire d'autres dépenses. Dans mon pays, il n'y avait pas d'autre travail que l'agriculture ». Elle sait aussi que les journées sont encore plus longues pour celles qui travaillent dans la restauration, jusqu'à 12 heures par jour. Sa jeune cousine Lat, arrivée après elle, est vendeuse dans une boutique de Phèpha. Les commerçants locaux disent que la clientèle birmane fréquente plus volontiers des établissements où les vendeurs sont aussi birmans. Ils emploient de préférence des jeunes filles birmanes, entre 15 et 18 ans : cela plaît aussi à la clientèle thaïlandaise et elles ne coûtent pas trop cher.

le port de pêche de Phèpha



Si elle a simple valeur d'exemple, l'histoire de Phyo est assez représentative des réalités migratoires dans le Sud de la Thaïlande.

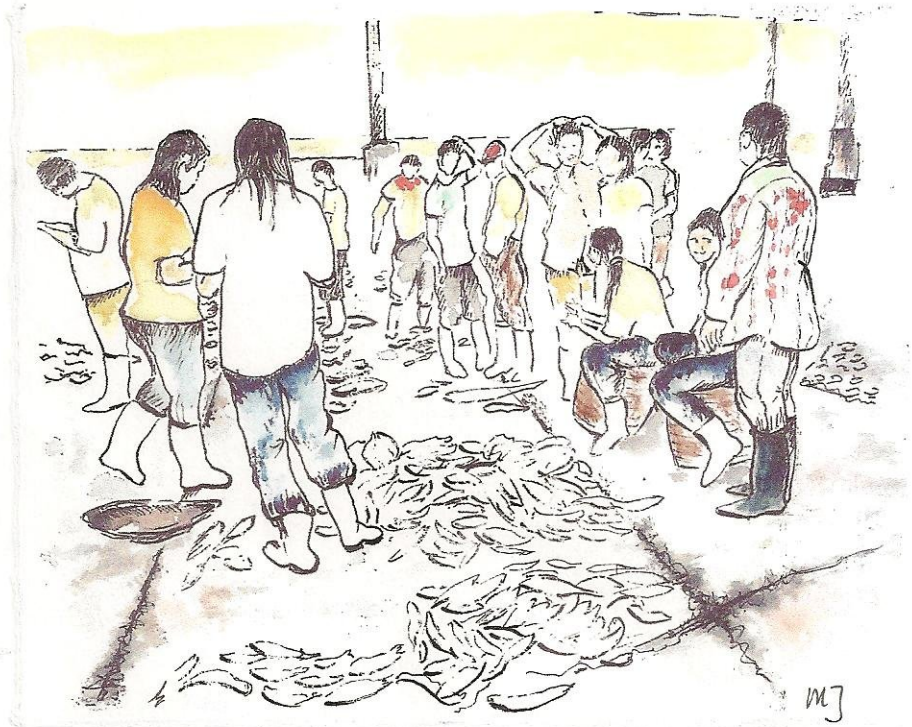
Comme Phyo, bon nombre de birmans sont entrés dans le pays par le port de Ranong. Les deux tiers d'entre eux sont d'ailleurs des migrants illégaux : beaucoup sont entrés en fraude, sans les papiers nécessaires, souvent de nuit, en évitant soigneusement les postes de contrôle ; d'autres ont franchi légalement la frontière mais sont restés au-delà de la date autorisée indiquée sur leur « *border pass* ».

Il est fréquent qu'un immigré fasse plusieurs métiers successifs ; mais dans le Sud bien des jeunes Birmans commencent par être pêcheurs. C'est un métier mal considéré que ne veulent plus faire les thaïlandais, qui le jugent « dur, sale et déshonorant » : il est facile de s'y embaucher, même si l'on n'a pas l'âge légal. Pourtant, les conditions de vie sont pénibles et risquées, surtout sur les grands bateaux qui partent longtemps ; les abus ne sont pas rares.

La main d'oeuvre des plantations est au contraire plus familiale : à défaut d'un salaire élevé, l'emploi est stable et sédentaire, plus propice à une vie de famille. C'est l'un des principaux secteurs d'emploi des femmes birmanes ; on les trouve aussi dans les usines de poisson, dans le bâtiment, dans l'hôtellerie-restauration et le commerce. Le type d'emploi qu'elles occupent est souvent lié à celui du mari et au lieu de vie.

À la « criée » de Ranong, les travailleuses birmanes se comptent par centaines ; seules les chefs d'équipe sont Thaïs. Les migrantes travaillent aussi dans les usines de conditionnement de poisson.

Dans la seule province de Ranong, on estime entre 160 000 et 210 000 le nombre de birmans et de birmanes qui travaillent sur les bateaux de pêche ou dans les compagnies de transformation du poisson.



Les birmanes constituent bien une sorte de réservoir de main d'œuvre peu qualifiée, nécessaire au fonctionnement de l'économie mais très mal reconnue et souvent en situation d'illégalité. Une enquête réalisée dans la province de Phang Nga indique que la moitié d'entre elles ne possède pas de permis de travail : précarité et peur de l'arrestation sont alors le lot quotidien. Généralement peu instruites, maîtrisant mal le siamois, elles sont peu et mal intégrées dans la société du pays d'accueil.